

# BAR LE VIEUX, SITE LATENIEN DE HAUTEUR ?

## SON OCCUPATION

Jacques DUBOIS, Claude GUILLAUMIE, Marc MURAT, Ambroise POUGET, Gérard SIMONNOT



**Bar-le-Vieux** : le sommet vu d'U.L.M. – photo A. POUGET

Notre groupe de recherches en protohistoire a entrepris, début 2008, l'étude exhaustive de la commune de Bar, s'attachant particulièrement à la découverte et description des différentes mines métalliques, or, argent et fer, que nous présumons, en majorité laténiennes et qui se retrouvent, du fait de l'environnement géologique particulier, ouvertes en grand nombre sur ce territoire.

Cette approche, dont les résultats seront publiés ultérieurement en cette même revue, nous a donné à penser qu'il devait exister, en un point central et à toute proximité de ces exploitations, un centre de regroupement des personnes impliquées, centre de vie devant satisfaire aux nécessités de subsistance et de sécurité indispensables, le réflexe de proximité imposant le choix d'un lieu adapté le plus proche pour répondre à ces besoins.

Cette idée a été renforcée par la découverte, notamment dans le lit de la rivière Menaude, de fragments d'amphores vinaires italiques laissant augurer de la présence d'une implantation humaine.

Le survol de ces espaces, les multiples photos aériennes que nous avons réalisées, l'étude des cartes ainsi que du terrain parcouru en tout sens nous ont suggéré que le lieu le plus à même de convenir pour cette installation aurait pu être la butte de Bar-le-Vieux, point dominant offrant une vue dégagée sur presque 360° et en outre, poste idéal de surveillance de la conjonction à Vimbelle même, au confluent des rivières, de nombre d'itinéraires préromains.

La vue y est effectivement exceptionnelle et l'on aperçoit notamment vers l'Ouest, barrant l'horizon, les hauteurs du Peuch Redon avec le château de Tintignac.

Il faut savoir que dans nos recherches de terrain, ne pouvant effectuer ni fouille ni sondage, nous attachons une importance extrême à la découverte de toutes anomalies et examinons avec beaucoup d'attention les bords de route et chemin, talus, fossé, souche d'arbre et même taupinière et bien entendu, tous champs labourés ainsi que les cours d'eau, ce en procédant, selon l'état du relief, à des prospections à mailles lâches ou serrées.

Ce faisant, remontant de tranchées de mines à flanc de pente du sommet de Bar-le-Vieux, nous avons atteint celui-ci et aussitôt recueilli notamment de nombreux tessons d'amphores, toute chose donnant du corps à notre hypothèse.

Mais avant de décrire plus précisément ce site puis ensuite les découvertes que nous y avons faites, il est utile de s'interroger sur l'étymologie du lieu susceptible d'apporter un premier éclairage et à tout le moins, de délivrer une information.

Le toponyme BAR est mentionné par G. DOTTIN dans son ouvrage « la langue gauloise ». Il est d'origine celtique voire indo-européenne. C'est un terme de relief ; les oronymes sont avec les hydronymes les termes les plus anciens qui soient. Le mot BAR « R » signifie sommet, hauteur (M. VILLOUTREIX 1992, J.-M. CASSAGNE 2003, J. COSTE 2008). Les pièces de monnaie mérovingiennes découvertes à Bar-le-Vieux portaient la mention « Barro castro » ; l'inscription implique donc que, au tournant des VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, le lieu était encore une enceinte de hauteur et que l'on y battait monnaie.

L'oronyme BAR ou BARR se retrouve du Massif Central au Danube, de l'Ecosse à l'Adriatique, donc dans l'étendue du monde celtique. Ce terme a donné le substantif français barre (LACHATRE 1881), au sens de renfort, qui arrête. Certes, pour ce qui nous concerne, BAR a perdu la consonne redoublée, mais on la retrouve dans les déclinaisons des textes anciens (J.-B. BESSOU 1901, M. VILLOUTREIX 1992) : parroichiae de Barro, ecclesiae de Barro, vicaria Barrense ....

Ces indications correspondent parfaitement à l'aspect du site.

En effet, en ces endroits, les deux rivières, Corrèze à l'est et Vimbelle à l'ouest, ont découpé, par suite de l'existence de failles dues aux contraintes

générées par le proche accident d'Argentat, entre les deux cours, un relief résiduel formé de leptynites, gneiss plagioclasiques et micaschistes divers, ce modelé polycyclique formant une succession de collines débutant au confluent du Moulin du Bos pour s'achever, par suite de l'inflexion vers l'est de la rivière Menaude, au nord du chef lieu communal actuel, modelé dont le point culminant (456 mètres) se trouve justement être le sommet de Bar-le-Vieux, objet de notre étude.

Ainsi que notamment les découvertes que nous y avons faites le confirme, ce point semble de tout temps avoir attiré les hommes, l'occupation y ayant perduré depuis au moins 7000 B.C. jusqu'à l'actuel.

Dans sa petite monographie de Bar publiée au Bulletin de Tulle en 1881, MELON DE PRADOU ne se penche pas sur les origines anciennes de la paroisse. Par contre, dans son ouvrage sur Notre Dame de Chastres (1901), J.-B. BESSOU aborde longuement cette problématique. Il précise les « cinq gués ou passages » anciens qu'il voit entre Chastres et la Ratonie. Il se penche également sur les vestiges des champs de la Court.

S'appuyant surtout sur le glossaire de DUCANGE-CARPENTIER, l'auteur définit les termes de « castrum, castellum » : le castrum est un lieu fortifié, généralement placé sur une hauteur d'accès difficile « ... aux approches de l'ennemi, les habitants des campagnes, avec leurs biens, se réfugiaient dans le castrum, comme les Gaulois au temps de César, dans l'oppidum ; le castrum, du reste, était un petit oppidum, Bar, après avoir été un oppidum (..) n'était plus qu'un castrum sous nos rois de la première et seconde race... Dans le langage actuel on dit : ein Bar, ona ein Bar ; dans Bar, aller dans Bar, au lieu de : O Bar, ona a Bar ; à Bar, aller à Bar. La même locution est usitée pour Chastres, mais d'une manière moins absolue... »

J.-B. BESSOU- serait-il le premier auteur à voir dans Bar-le-Vieux un oppidum ou un castellum ?

Les autres historiens locaux qui se sont intéressés au site, tel le Chanoine POULBRIERE, M. DELOCHE, R. et E. FAGE, et notamment J.-B. CHAMPEVAL, ont rappelé que la première source écrite le concernant se retrouve dans le cartulaire de l'abbaye de BEAULIEU (879-884) qui le désigne comme vicairie : « ...similiter, in eodem pago, in vicaria barrense, mansos et principia, que Ermenricus per cartam cessionis donavit ... ».

En effet, au IX<sup>e</sup> siècle, le Limousin est divisé en 44 vicairies. La vicaria Barrensis est mentionnée aux cartulaires de Tulle et de Beaulieu. Son titulaire, le Vicaire, aux attributions administratives, militaires voire fiscales, est sous l'autorité du Comte. Dans la fin du 9<sup>ème</sup> siècle le roi Eudes divise le Limousin en trois vicomtés. La vicairie de Bar est alors sous la coupe du vicomte Adhémar. Ce canton avant l'heure s'appuie au sud sur la rivière Montane et se termine au nord-est sur les sources de la Corrèze. Il contient déjà nos paroisses en gestation : des maxiparoisses qui sont souvent démembrées dans les trois siècles suivants au gré des défrichages et de l'essor démographique. A l'époque Carolingienne Bar est une des grandes paroisses, héritage de son rôle de Castrum mérovingien. Elle sera au moins par la suite amputée d'Orliac d'où l'imbrication actuelle de leurs territoires respectifs.

Bien avant sans doute château et église y étaient déjà édifiés et d'après M. DELOCHE, un atelier monétaire y aurait même existé dès le VIII<sup>ème</sup> siècle, ce que donne à penser plusieurs monnaies retrouvées sur place dont un Triens Mérovingien désigné comme provenant des ruines du château et légendé au Revers « Barro Castro ».

D'après ce qui l'on en sait, le château lui-même, remanié au XVI<sup>e</sup> siècle, était déjà réduit, sous l'an IV de la république, à un corps de logis avec pavillon carré, tour ronde et petite tour dite « le Fournil », et fut rasé au cours de l'année 1863, ses matériaux dispersés.

L'église toute proche, qui avait déjà sa voûte lézardée dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, aurait fait l'objet d'une donation par le roi Charles le Simple à l'abbaye de Solignac dans l'année 922. Elle se composait d'un lourd clocher carré reposant sur quatre piliers massifs et dominant l'entrée romane. Partiellement reconstruite vers le XVI<sup>e</sup> siècle, elle semble ensuite n'avoir jamais été entretenue et, à l'état de ruine, fut détruite vers 1881. Il ne reste sur place que quelques éléments de colonnes gisant au sol et quelques pierres de taille, ce non loin d'un sarcophage en granit avec réserve céphalique.

Quant à l'ancienne cuve baptismale, sauvée de la destruction, elle fut déplacée et se retrouve actuellement sur la place du chef-lieu, face à la mairie.

Cette occupation continue a, au cours des siècles, modifié l'aspect du site, lequel se présente actuellement comme un sommet cordiforme, vaguement aplani dans sa partie la plus haute et bordé sur tout son contour par des systèmes complexes de forts importants talus, concentriques et étagés, des pentes très raides l'enserrant par ailleurs de tous côtés.

Le premier système de ces talus très abrupts, trop haut, linéaire et concentrique pour représenter seulement de simple talus de culture, nous semble correspondre parfaitement aux restes d'une enceinte de contours, cernant le culmen et laissant encore apparaître, malgré les destructions agricoles, deux accès à ailes rentrantes, opposés et desservant chacun un système double de chemins, toute chose que nous allons étudier plus loin en détail.

Lorsque nous sommes arrivés sur place, quatre parcelles étaient alors mises en culture et pour trois d'entre elles venaient même d'être labourées, ce qui a permis aussitôt la découverte d'objets.

Il s'agit : Des parcelles AM, n° 5,6 et 7, regroupées actuellement en une seule et que nous avons désigné comme unité de récolte BV1, de la parcelle AN106, unité de récolte BV2, de la parcelle AM8, unité de récolte BV3, enfin du jardin de la ferme de Bar le Vieux, AM25, unité de récolte BV4, attenant à l'emplacement même de l'ancienne église.

Si en ce dernier point il n'a été retrouvé, pour l'instant, que des fragments de tuiles et poteries provenant sans doute de la destruction du château et de l'église, dans les trois autres parcelles il a été notamment récolté, en ramassage de surface,



des silex taillés, des morceaux d'amphores, des tessons de céramiques diverses et de verre, des tégulae et imbrices, enfin des scories de foyer de forge.

Tous éléments qui donnent un éclairage particulier et des précisions sur l'occupation des lieux, de l'époque des derniers chasseurs-cueilleurs à l'époque gauloise puis romaine, enfin au Moyen-âge et qui vont être décrits et analysés successivement.

## L'OUTILLAGE EN SILEX

Malgré le très insuffisant corpus de matériel lithique recueilli, il est possible d'en tirer de précieuses informations, tant sur la date d'une première occupation que sur le déplacement des groupes humains de ces époques.

Il a en effet été retrouvé :

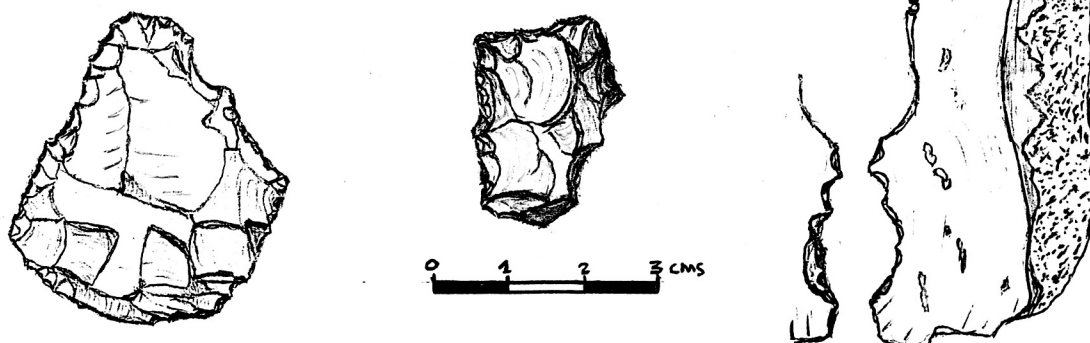
Un petit grattoir cordiforme en silex blond, zoné et opaque du Sénonien du Périgord, sur éclat épais denticulé à retouches semi-abruptes et enlèvements lamellaires au dos sur plan de frappe, formant rabot.

Un éclat de décalottage d'un sommet de nucléus prismatique, en silex noir subopaque, tacheté et à grains fins du Bergeracois, avec présence de micro fossiles de Foraminifères formant de petites taches grises et ovales.

Cet éclat présente la trace d'enlèvement par pression d'au moins quatre petites lamelles, un égrissage du bord du plan de frappe y ayant préalablement été pratiqué.

Une pièce esquillée, en silex de même provenance, en forme de trapèze rectangle avec retouches abruptes sur ses bords, le plus grand côté ébréché et émoussé par l'utilisation.

Bar-le-Vieux : industrie lithique – dessins J. DUBOIS



En outre, une lame encochée en silex gris du Dogger, Jurassique moyen du Périgord, ayant un reste de cortex et traces de micro-fossiles, avec burin transversal sur cassure.

Avec un si petit nombre d'éléments, il est difficile voire impossible d'en établir une systématique. Nous serions tentés pourtant d'attribuer cette industrie au Sauveterrien, ce qui ferait alors remonter la première occupation reconnue des lieux au moins à 7000 B.C.

Enfin, ces quelques objets abandonnés sur le site et constitués tous de silex allochtones car provenant du Bergeracois ou de ses environs, sont bien le reflet de l'extension du territoire de collecte et d'approvisionnement de groupe humain de cette période et en déterminent l'emprise spatiale et ce depuis la basse vallée de la Vézère.

## LA PERIODE GAULOISE

L'occupation gauloise de ce site se trouve être particulièrement caractérisée par la découverte de nombreux fragments d'amphores vinaires, pour la plupart italiques mais avec présence d'au moins un exemplaire de la Tarraconaise et qui représente donc, en dehors des tessons de poterie commune également recueillis sur place, le « fossile » véritablement directeur.

Pour la hiérarchisation de ces pièces ainsi récoltées, il a été étudié et analysé leurs différentes caractéristiques afin d'en définir, le plus précisément possible, l'origine et la datation probable.

Indiquons au préalable que sur la totalité des Unités de Récolte BV 1, 2 et 3, il a été recueilli un total de 180 fragments divers représentant un poids global de 15,144 kilos, se répartissant ainsi :

4,168 Kilos pour les fonds (fd), en 13 fragments.  
7,095 Kilos pour les flancs ou panse (pn), en 121 fragments.  
3,120 Kilos pour les anses (an), en 31 fragments.  
0,761 Kilos pour les cols et lèvres (bd), en 15 fragments.

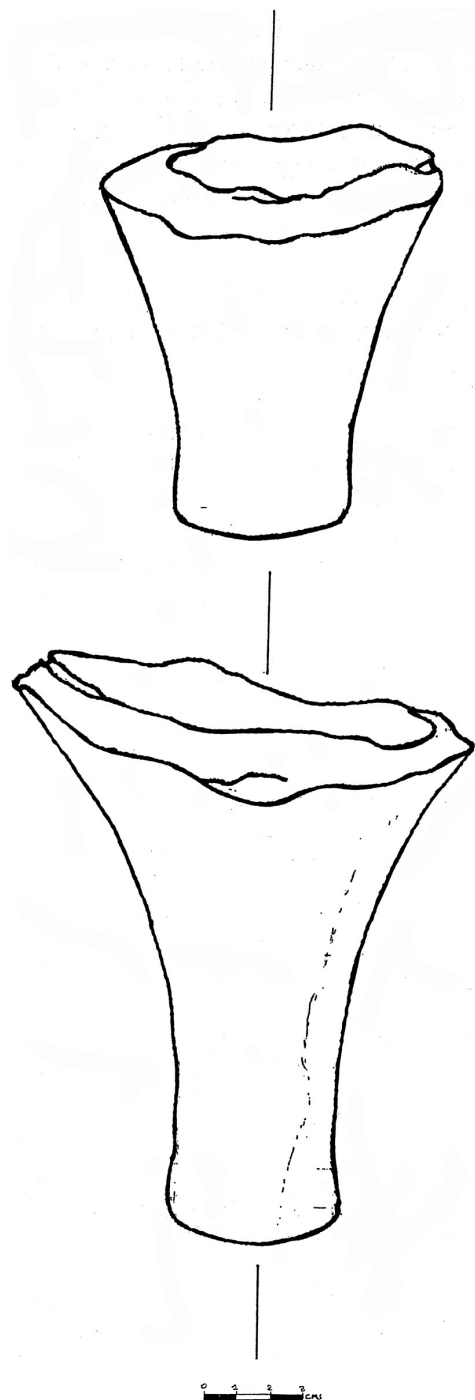
Ce système de comptage simple étant, en principe, destiné à la recherche du nombre minimum d'individus (NI) qui s'y trouveraient représentés, nombre que nous considérons actuellement, au résultat des remontages effectués, comme étant au minimum de dix.

Malgré des pâtes assez diversifiées, il est néanmoins possible d'en distinguer certaines caractéristiques majeures et il a donc été défini des groupes sur des critères discriminants tenant à la couleur, la texture et granulométrie, la nature des inclusions, etc.... et pour cela il a été fait appel à différentes techniques relatives à l'étude pétrographique, la quantification de la coloration, la densité et le magnétisme.

En résultat, il a pu être déterminé les quatre catégories principales ainsi définies :

**Classe 1 :** Retrouvée notamment en des fragments de panse, il s'agit d'une pâte fine, de densité 2,90 , cuite, à double coloration rougeâtre à l'extérieur et gris verdâtre à l'intérieur (Munsell 5YR 5/6-2.5Y 5/2), déjà reconnue par ailleurs et

qui a été qualifiée de « pâte sandwich », avec des inclusions minérales d'origine volcanique, le tout correspondant bien à une « argile Eumachii » provenant de Campanie et plus précisément de la région de Pompéï ; la structure litée de cette pâte la différenciant bien des argiles dites « faux Eumachii » qui elles ne sont pas Pompéiennes.



Par ailleurs, l'étude des inclusions minérales d'une taille moyenne inférieure à 2 mm, apporte une confirmation de cette origine. L'on y retrouve en effet, notamment, les minéraux suivants :

AUGITE, pyroxène ferromagnésien, en fragments ou petits cristaux noirs brillants.

OLIVINE, péridot incolore ou verdâtre.

LEUCITE, feldspathoïde incolore à éclat vitreux et macles polysynthétiques donnant aux cristaux un aspect strié ou givré.

NEPHELINE, autre feldspathoïde en grains incolores à grisâtres.

Enfin MAGNETITE et ILMENITE, confirmé par les tests à l'aimant.

L'ensemble correspondant parfaitement aux produits pyroclastiques inclus dans la Téphrite phonolitique émise par la Somma récente du Vésuve avant l'éruption paroxysmale de 79.

**Classe 2 :** Pâte fine à coloration rougeâtre pale (Munsell 5YR 6/6) de densité 2,10, incluant quelques rares cristaux d'Augite, Olivine et Leucite, avec nodules d'Argilite rouge brique et Lapis noirâtres sphériques plus ou moins bulleux mais surtout clastes blanchâtres de cinérite, disséminés ou en traînées, pouvant dépasser les 6mm. (pâte dite marbrée ?).

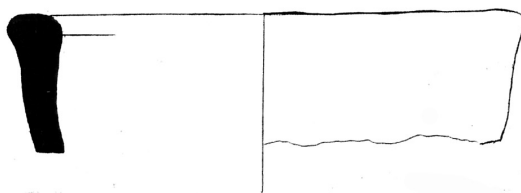
Origine probable Campanie.

**Classe 3 :** Pâte orange sombre (Munsell 5YR 5/8), de densité 2,78, constituée d'une argile très épurée et très fine, tendre et mal cuite, se dégradant au toucher, avec grains de quartz d'un diamètre moyen de 1mm, la plupart roulés (sable marin ?) et quelques cristaux isolés de Biotite annite.

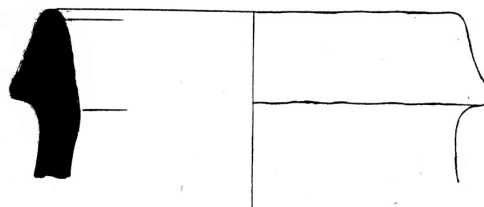
Atelier inconnu.

**Bar-le-Vieux :**  
pieds d'amphores Dressel 1  
dessins A. POUGET et J. DUBOIS

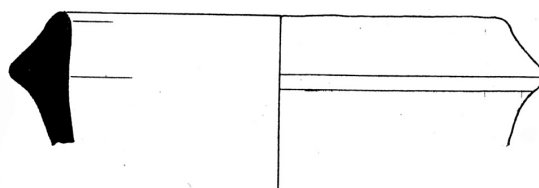
1



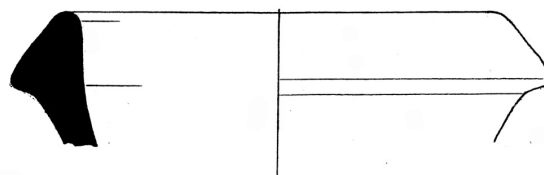
2



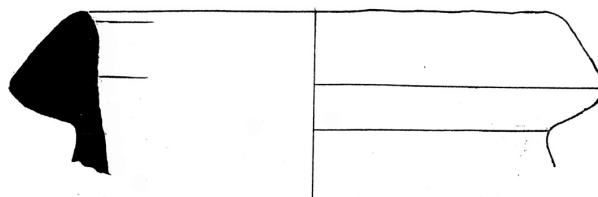
3



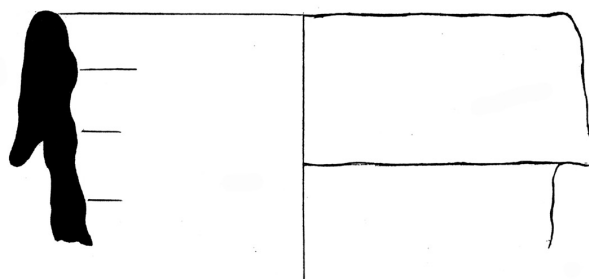
4



5



6



0 1 2 3 cms

**Bar-le-Vieux** : lèvres d'amphores = 1 Tarraconaise Pascual, 2 à 6 Dressel 1  
Détermination F. OLMER, dessins G. SIMMONNOT et J. DUBOIS

**Classe 4 :** Pâte bien cuite de densité 2,22 , jaune rougeâtre pale, (Munsell 7.5YR 6/6), très fine, avec nombreux éléments de dégraissant ajoutés d'un diamètre moyen de 2mm, composés de quartz et feldspath microcline blanchâtre.  
Production des cotes de Tarraconaise.

Comme on le sait, les formes des amphores se trouvent être particulièrement caractérisées, d'abord par les lèvres puis dans une moindre mesure par les épaules et les anses, enfin par les pieds, l'évolution générale au cours du temps de ces « emballages perdus » commençant à être bien connu.

Nous avons, en raison du matériel très fragmenté retrouvé, opté pour une étude typologique de la forme des lèvres et pour cela, utilisé la méthode mise au point initialement par A. HESNARD et C. LEMOINE puis affiné par F. GATEAU et consistant à en définir une catégorie suivant le coefficient que constitue le rapport de la hauteur sur la largeur d'une lèvre.

Ce mode opératoire permet bien de différencier les Dressel 1 par rapport à d'autres, si le rapport H/L est supérieur à 1 ou 1,4 selon les méthodes, mais doit être complété par l'utilisation de graphique de dispersion des lèvres mise au point par J. METZLER et M. POUX et qui permet alors d'en déterminer le type précis.

Ce graphique une fois établi a permis de concevoir qu'il s'agissait bien d'un lot assez homogène que nous considérons comme composé majoritairement, selon la définition de M. POUX et H. SELLES, d'amphores type Dressel 1 anciennes à l'exception d'un spécimen de la Tarraconaise qui se détache nettement du lot, tant par la composition de sa pâte que de sa position sur la graphique même.

L'ensemble des différentes données ainsi obtenues, malgré la faiblesse numérique de l'échantillon, permet néanmoins de proposer un rythme d'importation des amphores sur le site échelonné depuis les dernières décennies du II<sup>e</sup> siècle B.C. jusqu'au milieu au moins du siècle suivant et confirme donc une occupation gauloise de Bar-le-Vieux pendant une assez longue période.

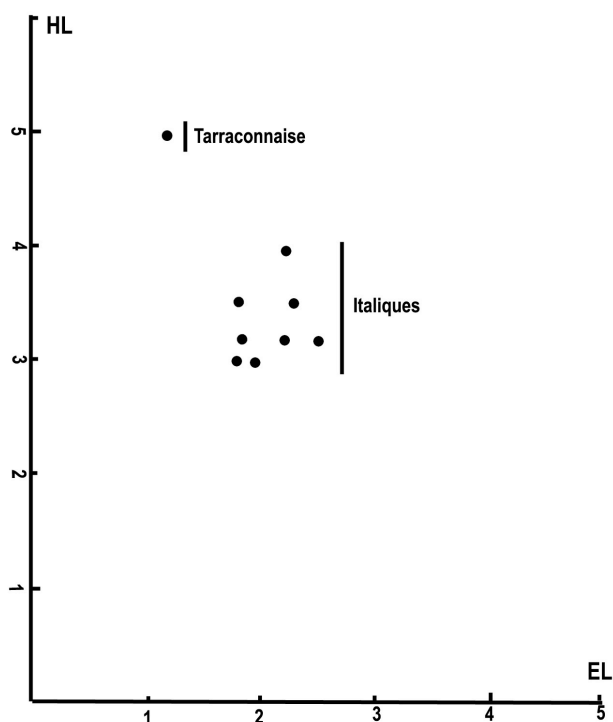
Parmi les tessons de poterie commune retrouvés, il a été particulièrement distingué l'un d'entre eux, morceau de col et lèvre d'un pot ovoïde à pâte grossière, monté sans doute au colombin, et dont le col seulement semble avoir été régularisé par un tournage sommaire effectué à la tournette, le reste, égalisé par essuyage au bouchon d'herbe.

Ce type de vase est, dans nos régions, assez caractéristique de la Tène finale. De plus, le fragment recueilli comporte d'étonnantes similitudes de forme, matière, texture et coloration avec des poteries de cette époque provenant du Puy du Tour, commune de Monceaux-sur-Dordogne que nous avons pu avoir entre les mains. Pour confirmation, il a été fait procéder par le laboratoire ACHEOLABS, à une étude de celui-ci par thermoluminescence.

Les résultats en sont les suivants :

Cette étude démontre particulièrement que, pour certaines céramiques qui paraissent bien datées, surtout par des procédés de comparaison entre sites, les

Termini pour les vases communs devront admettre des fourchettes très amples du fait de longue durée de production des formes en question.



**Bar-le-Vieux** : dispersion des mesures de lèvres d'amphores selon les indices de hauteur (HL) et d'épaisseur (EL)

## LA PERIODE ROMAINE

Révélés d'abord par la découverte de nombreux fragments de tegulae et d'imbrices et s'étendant sur plusieurs terrasses plus ou moins déstructurées au sud-est du site, il semble avoir existé en cet endroit des habitats en permanente mutation, le peu de mobilier céramique recueilli, malheureusement très fragmenté, permettant de dater la fréquentation des lieux depuis la période Augustéenne jusqu'au début du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.

L'on y remarque particulièrement :

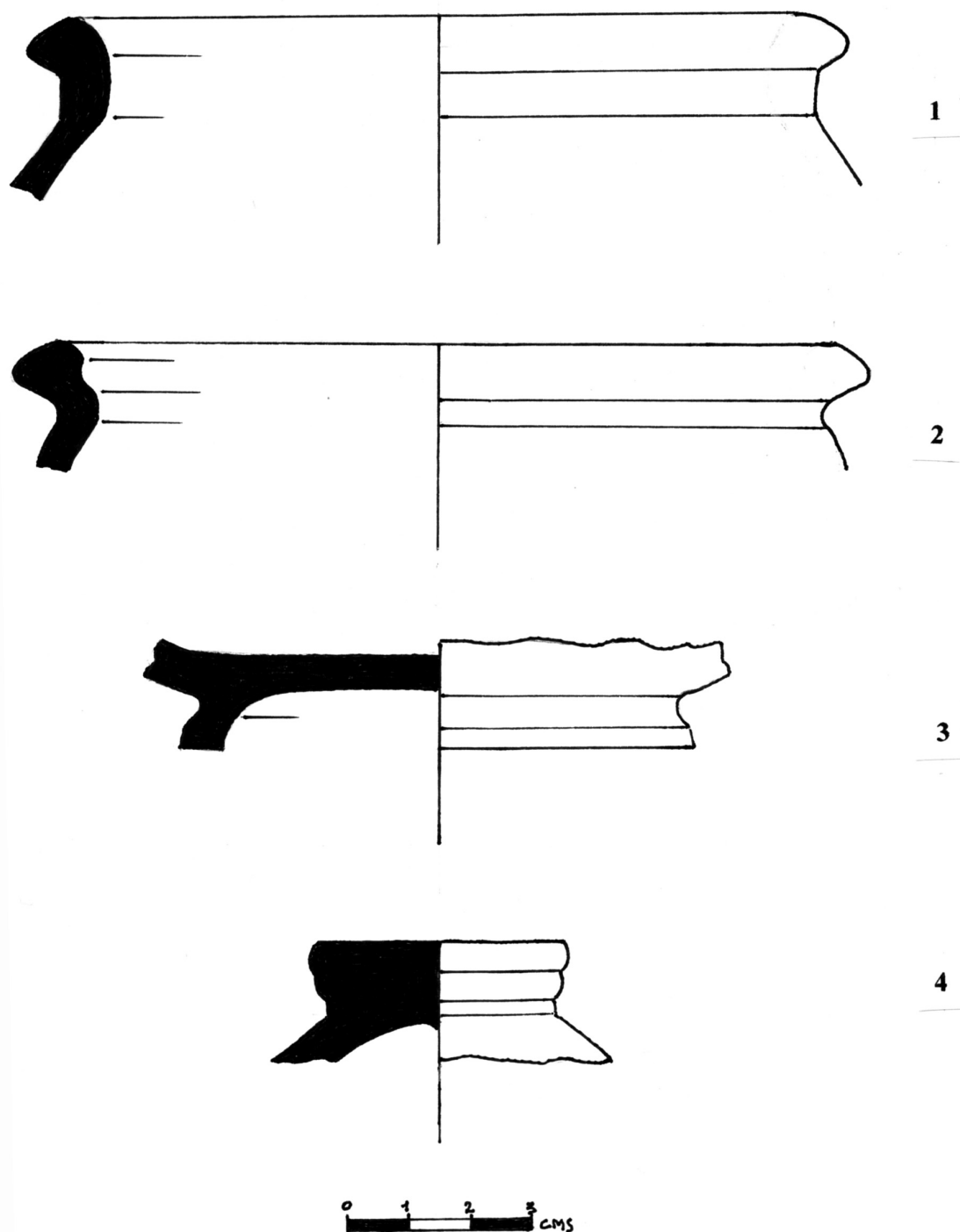
Un fragment d'assiette d'époque augustéenne en pâte gris-clair fumigée, fine, bien cuite, avec couverte noire micacée.

Le bouton d'un morceau de couvercle en céramique commune tournée à pâte fine et cuisson réductrice, datable de la fin du I<sup>e</sup> siècle.

Deux fragments de lèvre de jattes également en céramique commune tournée, de même pâte et même période.

Enfin, un morceau de fond d'une jatte, en pâte blanche bien cuite avec glaçure orange foncé sur l'extérieur, attribuable aux ateliers d'Autun au cours du III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

S'y ajoute un fragment de bord de couleur bleu-vert avec léger bourrelet à la lèvre, d'une très fine coupelle de verre.



#### Bar-le-Vieux : céramiques

**1 et 2** : céramique commune tournée, pâte sombre – I<sup>er</sup> siècle.

**3** : céramique fine, pâte blanche, glaçure orange extérieure – ateliers d'Autun, III<sup>e</sup> siècle.

**4** : céramique commune tournée, pâte fine grise - I<sup>er</sup> - II<sup>e</sup> siècle

Détermination P. NOUVEL – dessins A. POUGET et G. SIMMONNOT

## L'OCCUPATION VERS L'AN MIL

Si elle est déjà bien connue par l'existence à cette période, sur le culmen, notamment d'un château et d'une église, tout deux comme il a été dit plus haut, entièrement détruit et rasé depuis, elle nous a été simplement confirmée par la récolte en BV2 de trois tessons de poterie considérés comme carolingiens, flancs de panse de vases globulaires en pâte grise, fine, tournée, bien cuite et légèrement micacée avec couverte noire, l'une ornée d'un bourrelet médian avec rectification par tournage, les deux autres avec comme décor des séries de carrés en creux, jointifs et faits à la molette, la simplicité de ces décors de molette rentrant bien dans la chronologie des IX<sup>e</sup> / X<sup>e</sup> siècles.



**Bar-le-Vieux** : céramiques carolingiennes – photos J. DUBOIS

## LES VOIES DE COMMUNICATION

Les cheminements préromains utilisant avec économie la topographie, ils n'ont pas nécessité de travaux d'aménagement importants et n'ont donc pas laissé de traces dans le paysage. Nous savons cependant que la Gaule était irriguée par un important réseau de voies de communications, réseau nécessaire aux échanges commerciaux à moyenne et longue distance. Une preuve supplémentaire en est apportée par la lecture de César ; s'il n'en décrit pas précisément les itinéraires, le déplacement rapide de dizaines de milliers de guerriers, des deux camps, sur un vaste territoire, ne fut rendu possible que par l'existence d'un réseau viabilisé performant, préexistant à l'organisation augustéenne du territoire de la Gaule. Des voies antiques, aucune cartographie fiable n'a subsisté<sup>1</sup>. Comment alors proposer une « carte routière » précise pour l'époque laténienne, et ce sur un espace aussi réduit que celui de l'environnement proche du site de Bar-le-Vieux ?

<sup>1</sup> La Table de Peutinger, la plus ancienne carte représentant l'Empire romain date du XII<sup>e</sup> siècle. C'est une copie d'une carte du III<sup>e</sup> siècle, elle-même probablement copiée sur un document plus ancien. Si la Table situe les espaces importants sur une grande échelle, de l'Atlantique à la Chine, elle est trop lacunaire et imprécise pour que les itinéraires tracés soient exploitables.



Nous n'émettrons donc ici que des hypothèses pour établir les connexions nécessaires entre ce site et d'autres sites ou itinéraires importants. Pour ce faire, nous utiliserons trois types de ressources : les recherches publiées, le cadastre « napoléonien » et la reconnaissance sur le terrain.

Les recherches qui ont déjà été menées, en particulier celles de J.-M. DESBORDES<sup>2</sup>, décrivent ainsi les *pouges*, routes protohistoriques : chemins « aménagés à l'économie sur la roche affleurante » et qui cite aussi P. FUSTIER<sup>3</sup> : « ... les plus anciens chemins escaladent les hauteurs et suivent la ligne de partage des eaux. »

Nos propres recherches, dont certaines déjà publiées dans Lemouzi<sup>4</sup>, nous ont aussi habitués à identifier ces cheminements directs, le plus souvent abandonnés dans les pentes les plus fortes mais toujours en usage sur les dorsales sèches cloisonnant le paysage alvéolaire limousin.

L'ancien cadastre, dit « napoléonien », est consultable à la mairie de Bar. Il date en réalité de 1830. La commune, traversée par la faille d'Argentat et des failles secondaires, présente un relief très accidenté qui limite très fortement les possibilités d'itinéraires. On peut donc supposer que les chemins publics relevés en 1830, bien avant que les moyens mécaniques ne modifient fortement les paysages, ont une origine très ancienne.

La superposition de ce cadastre avec la carte actuelle révèle d'importants remaniements : création de nouvelles routes, abandon des trajets les plus courts, trop pentus, adaptés aux déplacements de piétons ou d'animaux bâtés, remplacés par des routes plus larges, moins dénivelées, mais beaucoup plus longues et sinueuses, adaptées aux transports lourds.

Ainsi, le chemin le plus direct de Vimbelle à Bar-le-Vieux mesurait environ neuf cents mètres pour un dénivelé moyen à plus de 20% alors qu'il est du double par le Pas-de-la-Forêt et de plus de quatre kilomètres par la route principale passant par le bourg. Dans ce dernier cas, la pente moyenne y est alors inférieure à 5%.

Une autre modification très importante est révélée par l'ancien cadastre : le bourg actuel n'existe pas à cette époque, même à l'état embryonnaire. Son emplacement est inhabité. Le chef-lieu de la commune est à Bar que l'on ne nommait pas encore « le Vieux ».

La reconnaissance sur le terrain est la troisième ressource indispensable : seules la marche et l'observation permettent de valider les hypothèses de cheminements. On peut ainsi vérifier les pourcentages réels des pentes, la présence de franchissements possibles, la stabilité des sols, la durée des déplacements. Elles permettent aussi l'observation des traces fossilisées de passages oubliés mais conservés dans ce paysage souvent peu propice aux travaux agricoles ou forestiers.

Ainsi, nous pouvons observer que trois itinéraires principaux partent du site de Bar-le-Vieux.

---

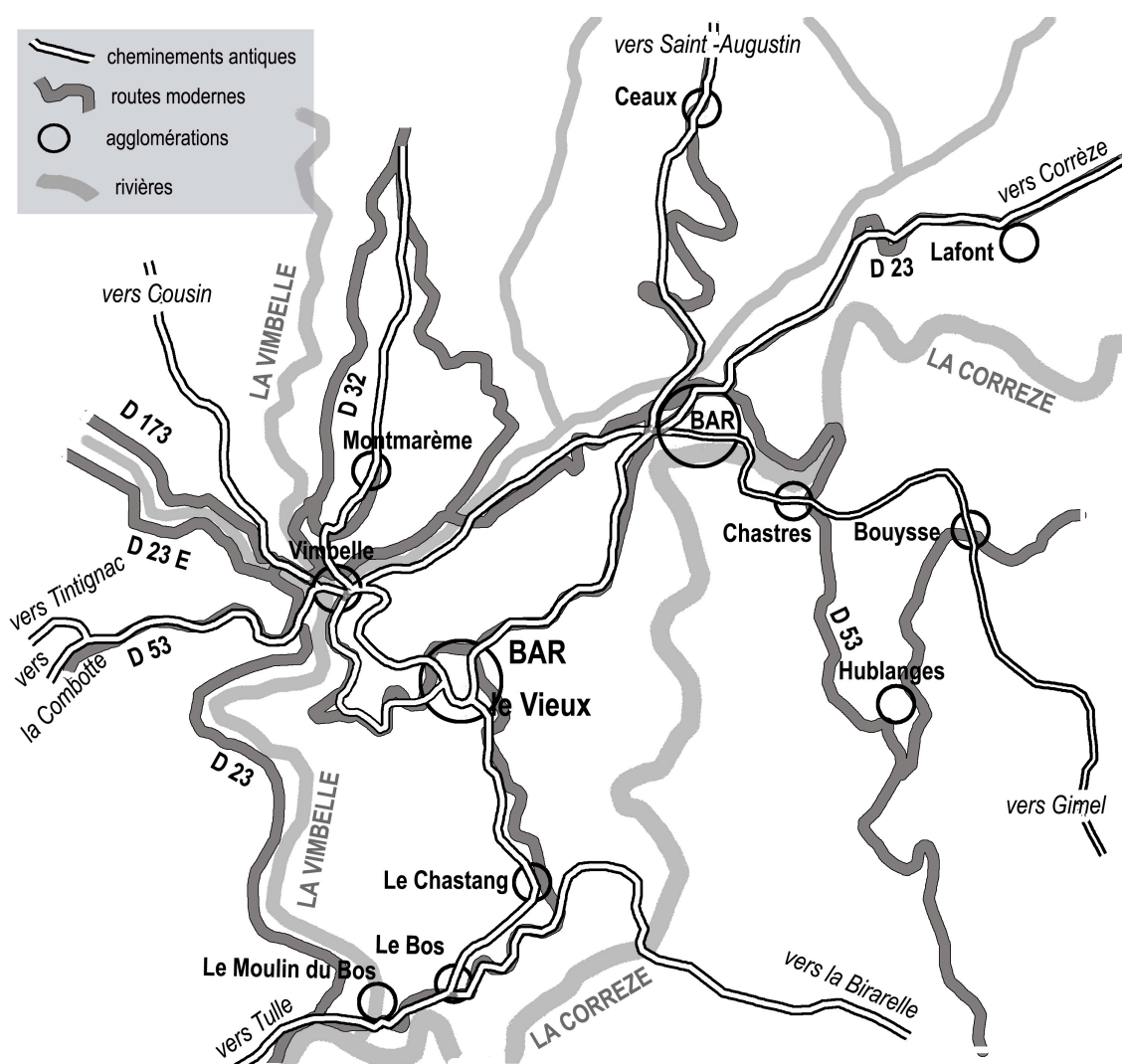
<sup>2</sup> J.-M. DESBORDES, *Voies romaines en Limousin*, T.A.L., sup. 3, 1997

<sup>3</sup> P. FUSTIER, *La route : voies antiques, chemins anciens, chaussées modernes*, Paris, Picard, 1968

<sup>4</sup> J. DUBOIS, M. MURAT, Un grand chemin gaulois d'Armorique en Narbonnaise, *Lemouzi*, T. 186, 2009

Le premier, au nord-ouest, déjà décrit plus haut, descend rapidement vers Vimbelle, soit directement, soit pas le Pas-de-la-Forêt (le « passage » de la forêt) où une cavée importante est encore bien visible. Le franchissement de la rivière Vimbelle, à gué, devait se faire en aval de son confluent avec la Menaude dont on évitait ainsi le franchissement. Trois kilomètres plus loin, par un tracé très proche de celui de l'actuelle route D53, le voyageur antique rejoignait à la Combotte la grande voie protohistorique d'Armorique en Méditerranée<sup>5</sup>. A mi-parcours, une autre voie importante, romanisée par la suite et dont la chaussée et les fossés sont toujours très visibles, permet l'accès au Peuch-Redon et à Tintignac<sup>6</sup>.

En amont de Vimbelle, de part et d'autre de la rivière, deux montées sur de fortes pentes permettent d'atteindre, l'une Cousin, l'autre Montmarème, points de départ de deux longues poudres axées plein nord.



**Bar-le-Vieux** : Evolution des voies de communication sur la commune de Bar –  
cartographie M. MURAT

<sup>5</sup> J. DUBOIS, M. MURAT, *ouvr. cit.*

<sup>6</sup> J. DUBOIS, M. MURAT, Tintignac : faits et hypothèses sur sa création, son développement et sa disparition, *Lemouzi*, T. 181, 2007

Le second itinéraire quittant Bar-le-Vieux se dirige vers le bourg actuel, probablement sur un chemin plus en crête que la route moderne mais parallèle à elle. Au niveau du carrefour, à l'entrée du bourg, trois directions s'offrent alors.

Continuant la descente vers la vallée, après la traversée de la Menaude, on rejoint directement Ceaux par un chemin très rectiligne, maintenant aboli mais encore bien marqué et bordé de talus importants. Ceaux est aussi le point de départ d'une pouge orientée au nord et qui permet de rejoindre sans difficultés Saint-Augustin, Fresselines et au-delà, probablement, les Jaillants.

La direction nord-est conduit à Corrèze. La route départementale s'est calée sur elle, mais avec un tracé beaucoup plus sinueux. Sa destination reste hypothétique. On pourra simplement ici rappeler l'importance du site de Margerides, à l'est du département, ainsi que des contacts probables avec la cité Arverne.

La troisième direction, d'abord orientée à l'est, passe à Lacour et Chastres avant de se diriger au sud pour traverser, après Bouysse et par les étangs d'Hublange, le plateau occupé par l'actuelle N89. La continuité des chemins permet d'envisager un accès vers Gimel et vers la forêt de Chadon, dont le sommet est occupé par un bâtiment antique, probablement un fanum à double cellae,.

Le troisième itinéraire principal est orienté au sud. Il rejoint Le Chastang par un tracé encore praticable, lui aussi plus perché et beaucoup plus direct que la route utilisée de nos jours. Il descend ensuite vers le Bos et le Moulin du Bos. Entre ces deux villages, des aménagements routiers sont encore bien visibles. Ils sont probablement postérieurs à la période laténienne et contemporains de l'importante villa gallo-romaine connue à l'emplacement du moulin. Cet itinéraire est nommé « chemin de Bar à Tulle » sur l'ancien cadastre. Il rejoint, lui aussi, à Bonnefond la grande voie protohistorique déjà évoquée, après être passé à la Rathonie et avoir escaladé en biais les rudes pentes de la rive droite de la Corrèze. C'est aussi l'accès le plus rapide aux mines d'or des Angles, situées en rive gauche face au Moulin du Bos. Dans une époque plus tardive, cet itinéraire a permis l'accès, par La Voûte, à la voie impériale passant à la Bitarelle<sup>7</sup>.

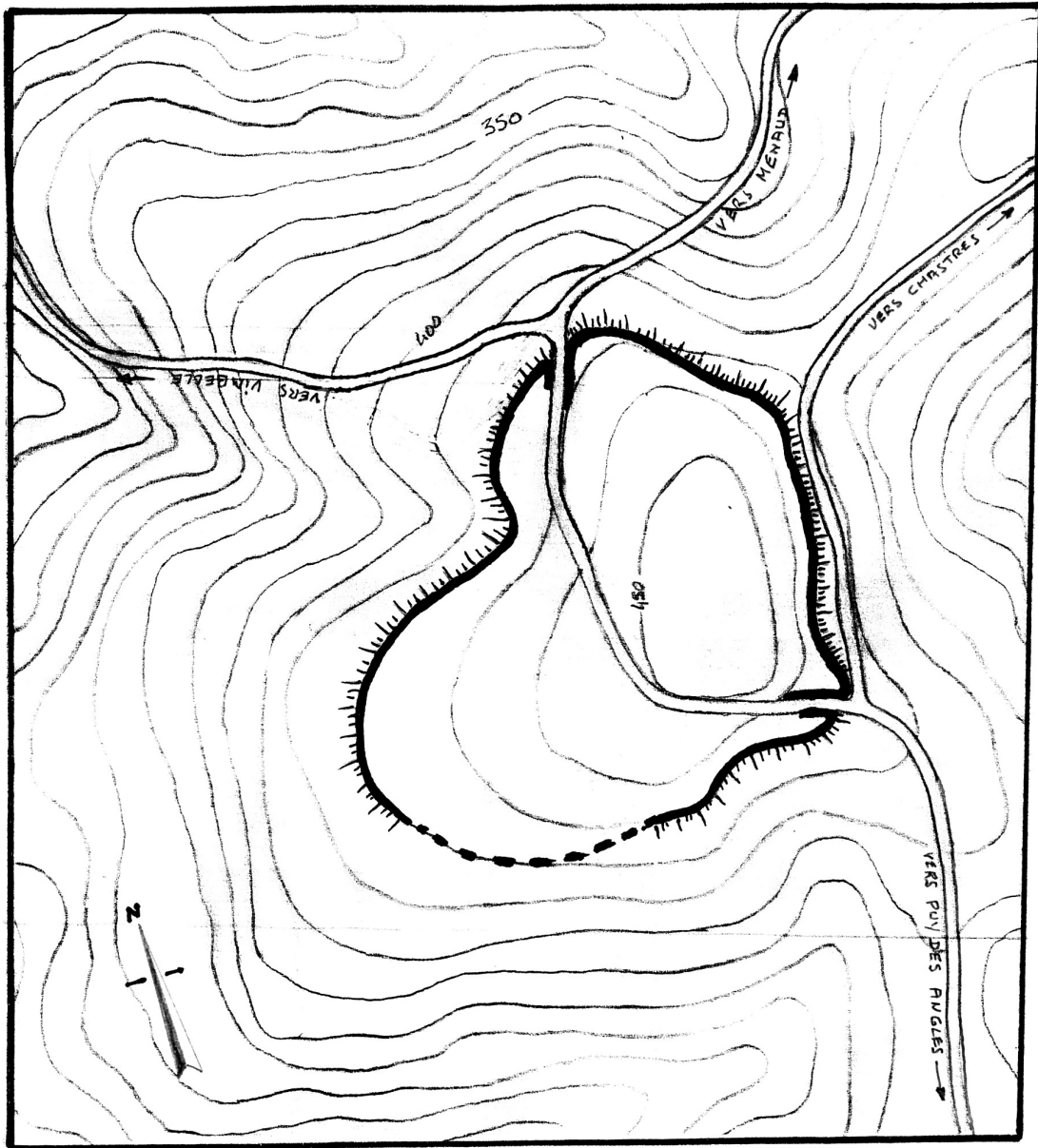
Ces trois grandes axes, itinéraires à moyennes et longues distances, ne sont pas, bien entendu, exclusifs d'un maillage dense des zones de proximité, tout aussi nécessaire à l'économie locale, en particulier à une industrie métallurgique importante, de l'extraction à la transformation, favorisée par la richesse minéralogique de ce territoire, maillage trop complexe et trop évolutif pour être décrit ici.

## **UN SITE PROTEGE ?**

En ce même lieu, la stratification des diverses occupations humaines ainsi constatées, au cours de temps plus ou moins troublés, amène inévitablement à se poser la question d'une éventuelle fortification du site pouvant avoir été réalisée avant notre ère et ayant perduré par la suite.

---

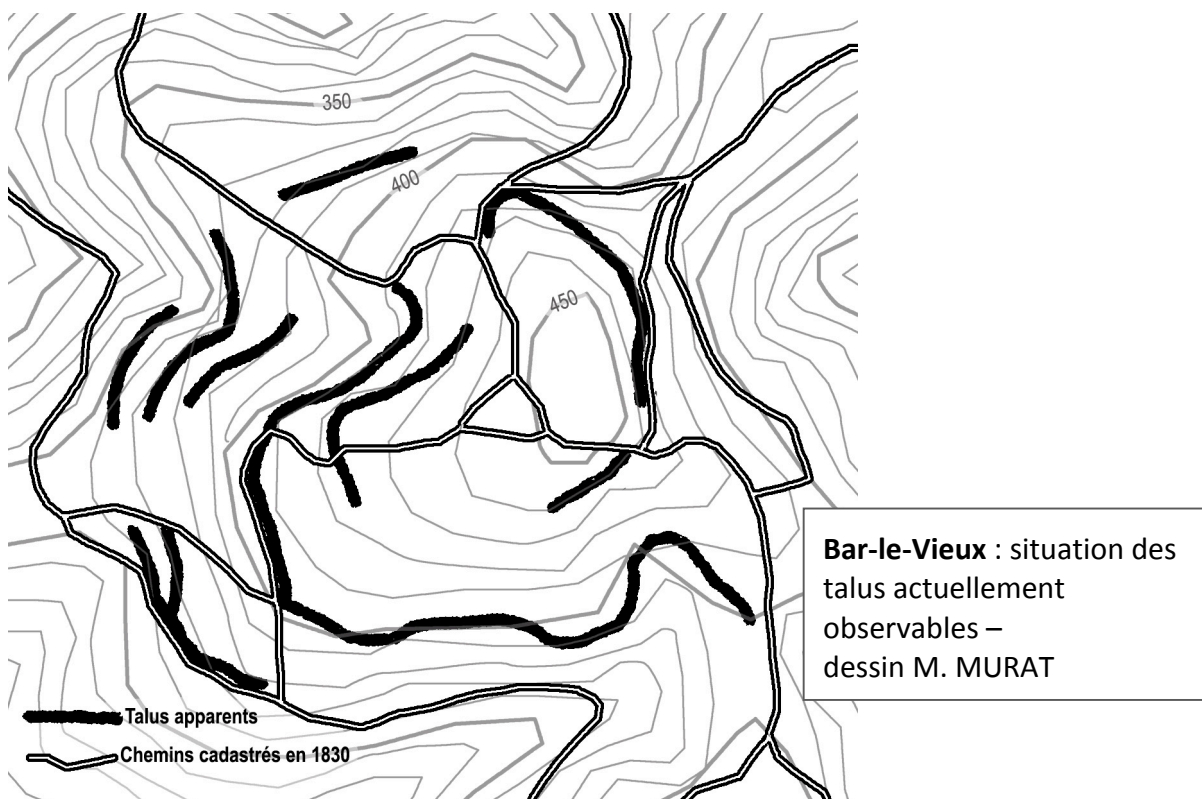
<sup>7</sup> J. DUBOIS, M. MURAT, *ouvr. cit.*



**Bar-le-Vieux** : le premier système d'enceinte – dessin J. DUBOIS

Si, au moins à l'époque mérovingienne, un castrum semble bien y être établi, n'est-il pas possible d'y reconnaître également l'existence antérieure d'un aménagement défensif laténien, enceinte de contours que certains indices laissent supposer ?

Nous y remarquons en effet la présence d'une série de talus emboîtés et cernant le sommet ; le système supérieur, établi par une cassure volontaire et très abruptement accentuée de la pente, calée parfois à la base par un assemblage de pierres et peut-être à l'origine, palissadée en sa crête (remparts ?), nous paraissant le plus ancien, système que nous rattacherions volontiers, notamment en raison de la découverte en cette enceinte même d'amphores bien datées, à la Tène D1 et D2.



Ce lieu, ainsi clos, desservi par deux entrées opposées en tenaille, donnant sur des portes à ailes rentrantes et débouchant chacune sur un système double de cheminements, lesquels reliaient le site même, sur le flanc est, vers le nord à Chastres et à la voie protohistorique se dirigeant vers Ceaux, vers le sud au moulin du Bos, ainsi que sur le flanc ouest à Vimbelle.

Comme derniers éléments, à l'appui de cette thèse, rappelons la présence immédiate, tant dans les pentes même de ce sommet que dans son environnement, de très nombreuses minières correspondant, d'après les relevés minéralogiques et les analyses pétrographiques effectués à la recherche et l'extraction de minerais d'or, argent, plomb et fer, les marqueurs lithologiques reconnus confirmant parfaitement l'existence en ces lieux, d'une importante zone anormale notamment en arsenic.

Alors, à ces origines, Bar-le-Vieux, une enceinte fortifiée laténienne ? ....